

PERSONNAGES RIEURS ET PERSONNAGES COMIQUES DANS L'INDE ANCIENNE

par J. M. VERPOORTES

§ 1. Pour évaluer l'importance du rire et du comique dans la société indienne d'autrefois, on se reportera, via les dictionnaires sanskrits, aux passages qui comportent soit les racines verbales *HAS* "rire" et *SMI* "sourire", soit leurs composés et dérivés. Sur les quelques 500 textes répertoriés pour cette étude, les uns nous présentent des personnages rieurs, d'autres des personnages comiques (*hāsya* "qui font rire"). Les premiers sont les plus nombreux, tant il est vrai que le rire n'est pas seulement la contrepartie du comique, et qu'il a bien d'autres sens. Mais quelle qu'en soit la cause, il n'est pas tenu en haute estime par la culture brahmanique et le comique y est resté marginal.

C'est que dès ses débuts cette culture est savante et élitiste. Les poèmes de *R̥gveda* (1000 av. J.-C.?)¹ sont tout sauf spontanés et populaires. Ils évoquent le rire et le sourire d'entités naturelles comme l'éclair (*R̥V.* I 23 12 etc.), le ciel (II 4 6), l'aurore (I 92 6) autant sinon plus que d'êtres humains comme les jeunes femmes (I 123 10; IV 58, 8) ou les plaisantins (IX 112 4)².

Quant à la prose védique, elle est l'oeuvre d'austères ritualistes qui tiennent le rire pour nuisible à l'activité sacrificielle. Et dans les volumineux ouvrages qui traitent de celle-ci — *brāhmaṇa āraṇyaka*, instructions relatives aux cultes solennel et privé (*śrauta-* et *gṛhyasūtra*), traités de droit religieux et de coutume enfin (*dharma-sūtra*) —, les termes dénotant rire, sourire etc. sont extrêmement rares (une quarantaine d'exx.). Ainsi le mot *narman* "plaisanterie" ne se rencontre que deux fois.

1. Toute date donnée sans autre précision appartient à l'ère chrétienne.

2. Texte du *R̥V.* publié par Th. AUFRECHT, 4^e éd. Wiesbaden 1968; trad. allemande de K. GELDNER, Harvard Oriental Series 33 34 35, rééd. 1978; trad. franç. (incomplète) de L. RENOU, *Études Védiques et Pāṇinéennes II-XVII*, Paris 1956-69: I 23 = ÉVP. IV 17 et XVI 79; I 92 = ÉVP. III 31 et XVI 7; I 123 = ÉVP. III 54; II 4 = ÉVP XII 43; IV 58 = ÉVP. XVI 105; IX 112 = ÉVP. IX 65.

Ils apparaissent par exemple quand on avertit le sacrifiant de ne pas sourire pendant la consécration (*dīkṣā*) préliminaire à l'oeuvre sainte, de peur que sa progéniture ne connaisse la nudité³ et ne provoque par là l'hilarité (cf. infra § 10). Quand il se rince la bouche (*ācamana*), il ne doit pas rire non plus, car il s'agit d'un rite⁴. Nous invoquerions, nous, une raison plus prosaïque: la crainte d'avaler de travers et de s'engouer.

La plaisanterie (*narman*) n'est pas loin du mensonge. Or le candidat au sacrifice doit dire la vérité. Il ne peut donc plaisanter sans risquer l'éche⁵. Sourire dans l'accomplissement d'un rite peut entraîner la mort. Tel fut le sort des Yatis selon une anecdote insolite racontée par la *Kāṭhaka-saṃhitā* XXV 6 (éd. L. Von SCHROEDER II, pp. 109-110). Ces pieux ermites, poursuivis par les Fils de l'hyène, se rassemblent autour de l'autel sacrificiel. Leurs adversaires ne peuvent rien contre eux jusqu'à ce qu'un des Yati sourie. Ce fut le signal du massacre: ils furent déchiquetés et déchirés. La morale de l'histoire est tirée par le texte lui-même: il n'y a pas de place pour quelqu'un qui rit sans cause (*moghahāsin*) quand se déroule telle ou telle opération sacrificielle (en l'occurrence évacuer des déblais pour élever l'autel).

Cette histoire de rire puni qui date peut être de 500 av. J.-C. trouve comme un écho dans le monde fabuleux du *Kathāsaritsāgara* (KSS., cf. infra § 8), au 11e siècle. Au conte 114, la déesse Pārvatī, qui se morfond de l'absence de Śiva, son époux, remarque soudain deux membres de son escorte en train d'échanger des sourires entendus à la vue de deux autres qui se regardent avec amour, en souriant eux aussi. Irritée, la déesse décide de les châtier tous les quatre en les renvoyant au monde mortel. Les deux amoureux se réincarneront comme mari et femme; les deux railleurs renaîtront d'abord comme brāhmanes malheureux, puis possédés du démon, avant de passer par diverses formes animales⁶.

³ *Taittirīyasaṃhitā* VI 1 3 8 (éd. A. WEBER, Leipzig 1871-72; trad. angl. A. B. KEITH, Harvard Or. Ser. 18-19, rééd. Banarsidass, Delhi 1967); *Āpastambaśrautasūtra* X 13 5 (trad. all. W. CALAND, Verhandelingen Akademie Amsterdam NR XXIV 2, 1924, rééd. 1969); *Mānavaśrautasūtra* II 1 2 32-35 (éd.-tra. angl. J. M. van GELDER, Śatapiṭaka Series 17, 27, Delhi 1961-63).

⁴ *Gobhīlagṛhyasūtra* I 2 13 (tr. ang. H. OLDENBERG, Sacred Books of the East 30, Oxford 1892, p. 17).

⁵ *Jaiminīyabrāhmaṇa* § 209 (éd.-trad. all. d'extraits W. CALAND, rééd. Wiesbaden 1970). Parmi les *jātaka* (plus de 500 récits sur les vies antérieures du Buddha écrits en pâli), les *mahāsutasoma* (n.° 537) et *bandhanamokkaj* (n.° 120) contiennent les mots "Je n'ai jamais menti auparavant, même par plaisanterie", cf. éd. FAUSBÖLL, Londres 1877sv., V p. 481 et I p. 439; tr. angl. COWELL, etc., Cambridge 1895sv., V p. 262 et I, p. 266.

⁶ Conte 114, *śloka* 61sv. Éd. Durgāprasād-Parab, Bombay 1889, p. 620; tr. angl. avec comm. C. H. TAWNEY-N. M. PENZER, rééd. Delhi 1969, vol. VIII, p. 137.

§ 2. Cette histoire est intéressante à plus d'un titre. D'abord elle établit entre rire et réincarnation un rapport qui n'est pas isolé (§§ 4, 11). Ensuite, elle en établit un second entre rire et amour. En cela elle se montre fidèle à une longue tradition. Dès *Chândogyā-upaniṣad* III 17 3⁷, nous trouvons côte à côte rire, amour et bone chère, tandis que *Mārkaṇḍeyapurāṇa* dit du rire, d'une poitrine opulente et des oeillades qu'il s'agit du lieu de l'amour⁸. Par ailleurs, une majorité de personnages souriants ou rieurs sont des femmes, la plupart du temps en situation amoureuse ou érotique.

Lors d'un sacrifice védique avec victimes humaines multiples, le *puruṣamedha*, c'est une courtisane (*pum̐ścalī*) que l'on immole au Rire déifié (*Hāsa*), nous dit *Taittirīyabrāhmaṇa* (600 av. J.-C.), III 4 15 1⁹.

Des plus anciens textes aux plus récents, les femmes adressent à ceux qu'elles aiment des oeillades et leur montrent un visage souriant. Ainsi regardent-elles le dieu Kṛṣṇa dans le *Harivaṃśa* (début de l'ère chrétienne), 63 31¹⁰ ou le *Bhāgavatapurāṇa* (vers 1000), I 9 40 et 10 16¹¹. C'est ainsi que Sītā, l'épouse modèle du *Rāmāyaṇa* (200 av.-200 ap. J.-C.) regarde ou devrait regarder Rāma, son mari (III 41 8 et 56 10)¹², que Damayantī parle à Nala ou Śakuntalā à Duṣanta en *Mahābhārata* III 52 18 (= P. III p. 172) et I 65 6 (= P. I p. 291). Elles rient en regardant leurs enfants, et leurs bêtises les amusent tant qu'elles n'ont pas le courage de les punir (*Bhāg.* X 8 23 24 31).

A la femme reviennent les épithètes conventionnelles de *cāru-nāsini* et *śucismitā* "au doux sourire, au sourire lumineux". Se trouvent ainsi nommées la marâtre Kaikeyī alors même qu'elle persécute le roi Daśaratha (*Rām.* II 11 12), Lakṣmanā, une des épouses de Kṛṣṇa (*Harivaṃśa* 98 3), Saṃnati, la femme de Brahma-datta (*HV.* 19 6 et infra § 4), Pulomā, celle de Bhṛgu (*Mbh.* I 6 9 = P. I p. 98), Pārvatī, celle du dieu Śiva (*Skandapurāṇa* I 2 *Kaumārikakhaṇḍa* 27 73). Sītā également est *cārusmitā* en *Rām.* III 44 20 (= P. III p. 228).

⁷ Éd. tr. franç. É. SENART, Paris (Belles Lettres) 1930, p. 43. Date, entre 800 et 400 av. J.-C.

⁸ XXV 17 = tr. angl. F. E. PARGITER, rééd. Delhi 1969, p. 141.

⁹ Éd.-tr. angl. P. E. DUMONT, Proceedings of the American Philosophical Society 107 (Philadelphie 1963), pp. 177sv.

¹⁰ Éd. P. L. VAIDYA, Poona (BORI) 1969, I, p. 418. Tr. franç. A. LANGLOIS, Paris 1834, I, p. 325.

¹¹ Éd.-tr. franç. E. BURNOURF, Paris 1840, I, pp. 45-48 (trad.) En KSS. 104 34, sourire (*smera*) de Madirāvati.

¹² Éd. critique Poona (abrégé en P. dans la suite du texte et des notes), tome III (éd. P. C. DIVANJI 1963), pp. 204 et 293; tr. franç. A. ROUSSEL, réimpr. Maisonneuve Paris 1979, II pp. 122 et 170.

Dans son anthologie *Subhāṣitaratnaḥ*, Vidyākara (vers 1100) n'oublie pas de mentionner le sourire entre deux séries de caractères féminins: "Deux cuisses, une croupe, deux seins, et tout cela avec le sourire, une paire d'yeux semblables à des lotus et le poids de tresses ornées de pierreries..."¹³.

Rient et sourient aussi les séductrices, les femmes légères. Ainsi l'ermite qui vit la tentation de Saint Antoine se voit entouré d'une ronde de jeunes beautés qui rient pour le séduire¹⁴. En *Mbh.* I 65 25-26 (= P. I p. 293), le nymphe Menakā devra s'approcher en souriant de l'ermite Viśvāmitra pour le tenter et le détourner de ses austérités.

Il est possible aussi de rire en leur compagnie, ainsi le roi du Kāśmīr Jayapīḍa avec la danseuse Kamalā¹⁵. Le *Sāhityadarpaṇa* (14e s.) nous parle du rire de la courtisane¹⁶, la *Rājatarangīnī* et la *Caurapañcāśikhā*, des rires secrets d'une femme qui rêve d'amours illicites¹⁷.

§ 3. A l'autre pôle de la société indienne, nous rencontrons les gens qui rient peu, ou même arrivent à ne plus rire du tout. Ce sont les renonçants, ceux qui ont tout sacrifié à la quête de la sagesse, du salut et de la délivrance et qui, à ce titre, sont des modèles sans cesse présentés à l'homme moyen, à l'homme dans le monde¹⁸. Ils ont renoncé à l'amour, à la femme, à la procréation, et, ipso facto, au rire et au sourire qui leur sont liés.

Tout qui part en quête du souverain bien garde son sérieux. Le sage — nous dit un des ces *subhāṣita*, de ces "beaux-dits" dont la littérature sanskrite est si riche — rit avec ses yeux¹⁹. Si sourire (*smita*) il y a de sa part, il sera mince; ce sera même une apparence de sourire, s'il faut donner son plein sens à la particule *iva* ("comme si") qui, dans nos textes, suit parfois les formes de *HAS* et *SMI*²⁰.

¹³ Éd. KOSAMBI-GOKHALE, Harvard Or. Ser 42 (1957), n.° 793. Cf. aussi KRṢṆAMISRA, *Prabodhacandrodaya* (11e s.), I stance 16 = éd.-tr. franç. A. PÉDRAGLIO, Paris Inst. Civ. Ind. fasc. 36, 1974, p. 130.

¹⁴ *Rām.* éd. BEATT, P. 1960, I p. 69, interpolation 309 vv. 62 et 68; *Mbh.* XIII 78 26 = P. XVII p. 425: "Il se réveilla... aux rires des femmes aux yeux de gazelles".

¹⁵ KALHANA, *Rājatarangīnī* IV 445-7 (tr. ang. A. STEIN, rééd. Bénarès 1961).

¹⁶ VIŚVANĀTHA KAVIRĀJA, *Sāhityadarpaṇa*, tr. angl. BALLANTYNE-MITRA, Calcutta 1873, p. 433.

¹⁷ *Rāj.* III 501; BILHANA, *Caurapañcāśikhā* (11e-12ss.), éd.-tr. ang. B. STOLLER-MILLER, New York 1971, stance 14.

¹⁸ Cf. L. DUMONT, *Le renoncement dans les Religions de l'Inde* = Appendice B de *Homo Hierarchicus*, Paris 1966 ou *Contributions to Indian Sociology*, IV 1960, pp. 33-62.

¹⁹ O. BÖHLINGK, *Indische Sprüche*, n.° 2221: *caḥṣurbhṛyām hasate vidvān.*

²⁰ Cf. encore *Mbh.* III 26 6 (= P. III p. 80 *smayatīva*). Ailleurs dans le *Mbh.* (édition et traductions, note 25), *iva* succède à des formes de (*ut-/abhyut-*) *SMI* ou de (*pra-/vi*) *HAS* sans qu'il s'agisse d'ascètes. Ainsi en I 65 6 (= P. I

A cet égard, un passage du *Bhāgṣ.* III 7 8, exprime parfaitement ce qui en est. Au guerrier qui l'interroge sur la vérité, l'ascète (*muni*), s'arrachant avec peine à sa méditation, répond *smayann iwa gatasmayaḥ* "comme s' il souriait, mais d'un sourire déjà envolé".

Il est exclu de voir un renonçant (*saṃnyāsin*), un ascète (*muni*, *tapasvin*) rire à gorge déployée ou de façon bruyante et violente (*aṭṭahāsa*), comme les démons et les vampires (infra § 7). L'ascète rieur est un type exceptionnel. On ne peut guère citer que Vyāsa Kṛṣṇa, après un bon repas, en *Mbh.* XIII 121 5-6 (= P. XVII p. 648) et Śuka, fils de Vyāsa, en *Mbh.* XII 319 5. Ce Śuka, un maître du *yoga*, voyant son *ātman* libéré de tout lien et de tout attachement, se met à rire, sans doute de satisfaction²¹.

L'ascète ne peut pas non plus supporter que l'on rie à ses dépens sans éprouver une colère meurtrière et proférer une malédiction contre la coupable²².

§ 4. Il faut mettre à part le cas de Brahmadata, figure peu commune qui intervient aux chapitres XV à XIX du *Harivaṃśa* et qui bénéficie du double statut de roi et de ṛṣi (*rājarṣi* XV 11). Officiellement fils du roi de Kāmpilya Aṇuha et de Kṛtvī, il est en réalité l'ultime réincarnation d'un des 7 enfants de l'ermite Kauśika (XV 2-3). Son existence royale comme successeur d'Aṇuha est la dernière, celle qui doit déboucher sur sa libération après un itinéraire spirituel où il fut successivement fils de chasseur, cerf puis canard. Il sera amené au but par le jeu mystérieux des circonstances. C'est au chapitre XIX que celui-ci se met en mouvement. Brahmadata et son épouse Saṃnati se promènent dans le parc. Soudain, le roi éclate de rire en entendant la discussion de deux fourmis. Mais loin de partager son hilarité, la reine devient triste, rougit, refuse toute nourriture, prétendant que le roi s'est

p. 291), 66 4 (= p. 295), 99 6 (= p. 449), 141 1 (= p. 608), 147 21 (= p. 636); III 44 26 (= P. III p. 149), 77 11 (= p. 249); V 172 4 (= P. VI p. 589), 179 1 (= p. 607), 180 1 (= p. 609), 180 22 (= p. 611), 187 36 (= p. 630); XI 25 43 (= P. XII p. 98). Partout, on pourrait admettre de *iwa* fonctionne comme simple cheville.

²¹ Éd P. XVI p. 1802: *sa dadarṣa tadātmānaṃ sarvasaṃgavinīḥṣṭam prajāhāsa tato hāsaṃ saṃprekṣya tatparam.*

²² Cf. *Mārkp.* 63 16 et 44. En *Mbh.* XIII 10 37sv. (= P. XVII pp. 60sv. et tr. Roy X 2 pp. 30-31), un ancien śūdra devenu roi grâce à ses mérites regarde en souriant son chapelain un ex-ascète déchu à cause de son péché, s'activer sur l'aire sacrificielle. Agacé par cette attitude, ce dernier lui en demande la raison, et le roi de répondre qu'il ne s'agit pas d'un sourire moqueur, mais d'un rire d'étonnement devant le renversement des situations provoqué par la réincarnation. "Je me rappelle -dit-il- ta (re)naissance; ainsi je souris en y pensant", XIII 10 60. Et le texte de tirer la leçon de l'histoire: "Un brāhmane (ici le chapelain) ne doit pas parler à quelqu'un de basse condition (ici le śūdra même devenu roi)", *brāhmanena na vaktavyaṃ tasmād varṇāvare jane*, XIII 10 67.

moqué d'elle, et qu'il ne peut comprendre les propos amoureux des fourmis sans un savoir surnaturel hérité d'une vie antérieure. S'il ne le lui communique pas, elle renoncera à la vie. Brahmadata bouleversé prie. Viṣṇu de le secourir. Le dieu lui permet de se souvenir de son passé par le truchement d'un brâhmane qui lui récite un verset décrivant ses vies antérieures (XIX 18). Le roi se rend compte ainsi qu'il est appelé à quitter le pouvoir et à se retirer dans la forêt avec Samnati pour y pratiquer l'éremitisme comme *vānaprastha*²³. Heureuse de sa conversion, sa femme lui explique que sa réaction de mauvaise humeur devant son rire a réveillé en lui le goût de la sainteté. Désormais, ils seront deux à marcher vers la libération²⁴.

§ 5. C'est vers l'épopée nationale indienne, le *Mahābhārata*, que nous devons nous tourner pour rencontrer des illustrations du rire des guerriers, lesquels sont en général princes ou rois. Sur environ 100.000 *śloka* (un *śloka* = 2 ou 4 vers), on en compte une bonne centaine qui mentionnent le (sou)rire ou le comique. On a déjà fait état de certains d'entre eux. Il en est d'autres qui nous montrent les guerriers riant ou souriant dans la frénésie du combat, au moment d'attaquer leur adversaire, de la frapper d'une flèche, de l'abatre²⁵. (Sou)rire destructeur donc qui sera plus tard prêté à la Mort ou à des épiphanies divines particulièrement redoutables, et qui sera synonyme de mauvais présage²⁶.

²³ Sur ce type de personnage, cf. les recherches approfondies de J. SCROCKHOFF par ex. dans *Aranyaka und Vānaprastha in der Vedischen Literatur*; Wiener Zeitschrift f. d. Kunde Südasiens XXVI 1981, pp. 19sv. et surtout pp. 83sv.

²⁴ Éd. VADYA, P. 1969, I pp. 114sv., surtout pp. 133sv. (ch. XIX) et tr. LANGLOIS I pp. 90sv. L'histoire de Brahmadata est traitée plus en détails par J. M. VERPOORTEN, *Le rire de Brahmadata, roi-ermite de Kāmpilya*, à paraître dans "Comique et Humour dans les Civilisations Orientales", Actes des XXes journées A. Abel, Bruxelles 1982, Louvain (Peeters).

²⁵ Le texte du *Mbh.* édité critiquement entre 1933 et 1966 par une équipe du Bhandarkar Oriental Research Institute de Poona (abrégé P. ici), compte 19 volumes. Tr. angl. complète par P. C. ROY (d'après l'éd. de Calcuta 1834-39). Autre tr. ang., de loin supérieure, mais limitée aux 5 premiers *parvan* ("livres") jusqu'à présent, par J. A. B. van BUTTENEN, Chicago 1974-78 (d'après l'éd. de P.). Cf. V 170 20 (= P. VI p. 587 *praHAS*); VII 13 29 et 33 (= P. VIII p. 75 *praHAS*, *SMI*), 28 10 (= 167 *utSMI*), 35 19 (= p. 207 *hāsa*), 99 17 (= p. 544 *viSMI*) 111 7 (= 617 *praHAS mahāhāsam*), 114 53 (= p. 635 *praHAS*); VIII 9 14 et 26 (= P. X pp. 66 et 68 *praHAS*), 39 19 et 26 (= pp. 133-34, *pra-*, *viHAS*); XIV 73 9 et 24 (= P. XVIII pp. 213-14 *praHAS*, *hāsaṃ HAS*), 78 21 (= p. 293 *praHAS*).

²⁶ *Rāj.* II 19, IV 302, 450; *Bhāg.* III 27 30; *Brhatkathāślokaśaṃgraha* 18 411, 22 58 tr. LACÔTE-RENOU, pp. 159, 231 rire de Yama); *Brahmāṇḍapurāṇa* I 2 27 (Bhava-śiva) (tr. W. D. O'FLAHERTY, *Hindu Myths*, Penguin Books 1980, p. 141); *śivapurāṇa*, *Dharmasaṃhitā* IV 2 26 (Andhaka) (= O'FLAHERTY, p. 169); *Mārka.* 82 33 (Devī sur le point d'immoler le démon-taureau) (= O'FLAHERTY, p. 2 49); *Harivaṃśa* 48 32-33 (Kālī); *Mbh.* VIII 24 43 (= P. X p. 188 *śankara-*

C'est avec un sourire d'ironie ou de mépris qu'on défie son ennemi ou qu'on réagit à sa colère²⁷. Ainsi Bhīma, l'un des 5 "bons" fils de Pāṇḍu, se laisse aller à (une manière de) sourire (*prahasann iva*) dédaigneux devant la fureur du géant Hidimba²⁸, mais il est lui-même la cible de l'ironie de Karṇa, le "méchant" généralissime des ennemis Kaurava²⁹.

Le vaincu qu'on humilie en (sou)riant est dit *avahasita*³⁰. Un tel rire belliqueux n'exclut nullement la colère. Il en est au contraire l'indice. C'est un "rire jaune", qui peut aller de pair avec un cri inarticulé³¹, signe en même temps que lui d'une agressivité qui éclate.

Tout proche mais moins instinctif est le rire moqueur. Ainsi le rire de Bhīma, d'Arjuna et des femmes qui les accompagnent devant Duryodhana qui a confondu un lac rempli d'eau avec un morceau de cristal³², ou celui de Puškara devant Nala qui a perdu son royaume au jeu de dés. Lui fait écho en *Harivaṃśa* 89 30, celui de Rukmin qui ironise sur Baladeva qu'il vient de battre.

Les mêmes verbes (*SMI*, *abhi-ut-*^o, *pra-HAS*) servent pour exprimer le sourire affectueux d'un enfant envers ses parents, d'un guerrier adulte envers un plus jeune, d'êtres célestes envers un humain³³, autant que le rictus cruel, par ex. celui d'Asamañja au moment où il noie les enfants de Sagara³⁴.

§ 6. Les rires et les sourires précités n'étaient pas des réactions à la présence du comique. Il en va autrement dans le cas du personnage fanfaron. En *Mbh.* VIII 26 61, le roi des Madra se moque de la vantardise légendaire (*kattha*) de Karṇa, chef kaurava

śiva). Rire de mauvais présage *Mbh.* VI 2 26 (= P. VII p. 11); JAGADDEVA, *Svapnacitāmaṇi* II 94 (éd.-tr. all. J. von NEGELIN, Giessen 1912, pp. 311-12).

²⁷ II 39 18 (= P. II p. 192 *praHAS*); VII 74 35 (= P. VIII p. 404 *utSMI*); VIII 39 26 (= P. X p. 334 *praHAS*). Mais ceux qui ont ri avec mépris de la colère de Draupadī seront dévorés par les bêtes de proie et les oiseaux, qui ainsi se moqueront d'eux, III 48 32 (= P. III p. 160). Cf. aussi *Prabodhacan-ārodaya* IV stance 18 (éd.-tr. PÉDRAGLIO, p. 220).

²⁸ I 141 1 (= P. I p. 608). *Iva* ("une manière de") pourrait être simple cheville, supra n. 20. Bhīma est décrit comme *anarmahāstn*, comme quelqu'un "qui ne comprend pas la plaisanterie" en V 50 5 (= P. VI p. 249). Cf. encore VII 106 19 (= P. VIII p. 593 *abhyutSMI*); VII 164 20 (= P. IX p. 947 *HAS*); *Bhāg.* II 17 27.

²⁹ VII 106 26 (= P. VIII p. 594 *SMI*).

³⁰ I 1 90 (= P. I p. 14); VII 32 3 (= P. VIII p. 193); VIII 21 31 (= P. X p. 165); IX 27 48 (= P. XI p. 200); XVI 4 16 (= P. XIX p. 13) + III 77 19 (= P. III p. 250 *praHAS*).

³¹ VII 114 46 (= P. VIII 634 *utSMI*); 103 4 (= p. 575 *siṃhavan nadan*).

³² II 46 27 (= P. II p. 229 *praHAS*); III 58 2 (= P. III p. 184 *praHAS*).

³³ I 147 21 (= P. I p. 636 *praHAS*); II 63 12 (= P. II p. 317 *abhyutSMI*); V 186 5 (= P. VI p. 624 *SMD*).

³⁴ *Rām.* I 37 30 (= P. I p. 223 *praHAS*).

mentionné ci-dessus³⁵. En III 147 5, c'est Hanuman qui daube sur la présomption d'un adversaire enivré de sa force et orgueilleux de la puissance de ses bras³⁶. En III 233, 4, les Gandharva se moquent des prétentions d'un *Pāṇḍava* à les commander³⁷.

En KSS. 34 221, un génie magicien (*vidyādhara*) a la prétention d'épouser la princesse Madanamañchukā, ce qui déclenche un rire inextinguible chez le confidente de celle-ci³⁸. Enfin, dans le registre de la fable animale, on signalera les rodomontades du corbeau qui suscitent le rire du *haṃsa* et inversement en *Mbh.* VIII 28 19sv. (= P. X pp. 236sv.).

§ 7. Ce sentiment comique nous est encore accessible à travers deux types fort différents de textes:

- les traités de dramaturgie et de stylistique, qui en élaborent une théorie assez sommaire et classent les rires selon une échelle sociale.
- la littérature des contes que nous propose une série de cas où effectivement un personnage est objet de dérision pour les autres.

La première théorie du comique est élaborée par le *Nāṭyaśāstra* (*Nś.*), encyclopédie de l'art théâtral écrite entre 500 et 700 par un personnage mal individualisé du nom de Bharata³⁹. En VI 48sv. de l'oeuvre, le comique est décrit, du point de vue littéraire et théâtral, comme un *rasa*, proprement une "saveur", c'est-à-dire un "sentiment", une "Stimmung", par où l'oeuvre excite l'émotion du spectateur et provoque chez lui une sensation de plaisir. Le comique (*hāsya*)⁴⁰ a pour constituant essentiel et stable le rire, et il revêt deux formes, selon que l'on rie ou que l'on fasse rire les autres.

Après avoir signalé que le comique est propre aux femmes et aux hommes de condition inférieure, Bharata développe un classement sociologique qui nous semble assez artificiel:

- aux personnes de rang supérieur revient le (léger) sourire (*smita*, *hasita*), dans lequel les dents ne se découvrent pas

³⁵ P. X pp. 215-216.

³⁶ P. III, p. 481.

³⁷ P. IV p. 827.

³⁸ Éd. Durgāprasād-Parab, p. 180; tr. TAWNEY-PENZER, III, p. 259.

³⁹ Éd.-tr. angl. M. GHOSH, 4 voll., Calcutta 1951-87. Le texte dans son état actuel ne peut guère remonter plus haut que les 6e-7e ss. (RENOU, *Inde Classique*, § 1579), mais il incorpore des éléments plus anciens. D'où l'opinion de GHOSH, vol. I (texte), Introduction p. LXXXII, qui date le *Nś.* de 500 av. J.-C.

⁴⁰ Cf. H. D. SHARMA, *Hāsya as a rasa i Sanskrit Rhetoric and Literature*, Annals of the Bhandarkar Oriental Research Institute, Poona, tome XXII, p. 103. L'essentiel des considérations du *Nś* est repris dans le *Sāhityadarpaṇa*, trad. BALLANTYNE-MITRA, pp. 122-23.

ou seulement très peu⁴¹. C'est lui que nous avons pour notre part repéré chez les ascètes et les sages⁴². On ne s'étonnera pas de le rencontrer aussi chez certains rois, chez ceux par exemple que nous décrivent la *Rājatarāṅgiṇī* ou le *KSS*.⁴³, ou chez les dieux supérieurs dont l'attitude est bienveillante⁴⁴.

- à la classe moyenne conviennent les types *vihasita* et *upahasita* (avec connotation railleuse), où les mouvements du nez, des yeux, de la tête et des épaules sont plus accusés.
- à la classe inférieure sont réservés les types *apahasita* (vulgaire) et *atihāsita* (excessif), avec des larmes aux yeux et les mains aux côtes⁴⁵. Ce sont eux qui se rapprochent le plus du rire bruyant et violent des être démoniaques comme les *piśāca*, les *rākṣasa*, les *vetāla* et autres vampires qui, sortis tout droit d'outre-tombe, ou bien prennent possession des cadavres, ou bien s'incarnent dans des personnages antipathiques comme Rāvaṇa, le revisseur de la vertueuse Sītā dans le *Rāmāyaṇa*⁴⁶.

§ 8. C'est dans le *Kathāsaritsāgara*, célèbre recueil de 350 contes écrit au 11e siècle par le kaśmīrien Somadeva que nous trouvons les exemples les plus nombreux et les plus purs de l'effet comique. On peut y adjoindre l'oeuvre piquante de Budhasvāmin, le *Bṛhatkathāślokaśaṃgraha* (8e-9e s.?)⁴⁷.

Ceux qui font rire ici sont les ignares, ceux qui raisonnent mal ou agissent contrairement au bon sens, ceux que l'on appelle pour cela *abbuddhi* "sans esprit" (64, 27), *niṣprajña* "sans connaissance" (62 169), *jaḍa* (62 222), *mugdha* (61 239), *mūrkhā* (124 109), *mūḍha* (61 246) "fou". Parmi eux rangeons

⁴¹ *Nṣ.* VI 54-55 (= tr. GHOSH I p. 111). Cf. encore *Bṛhatkathāślokaśaṃgraha* 17 132 (= tr. LACÔTE, p. 130 *smitadarśitadantāgra*). En *HV.* 89 32 (= P. I p. 574), Rukmin s'esclaffe d'un rire indécent dans lequel il montre (toutes) ses dents (*prajāhāsa bhṛśaṃ dantān vidarśyan*).

⁴² Cf. § 3 + *Rām.* II 85 3 (= P. II p. 486); *KSS.* 97 31; *Mbh.* IV 4 3 (= P. IV p. 21: le *pāṇḍita* doit éviter de rire de manière débridée et comme un fou, mais également de pontifier).

⁴³ *Rāj.* IV 253; *KSS.* 12 72 (*smitamukha*). Les princes et les rois du *Mbh.* sont à part, car leur rire est plus instinctif, moins contrôlé. Ce sont des guerriers.

⁴⁴ Brahmā en *Rām.* I 2 29 (= P. I p. 27); Brhaspati en *Padmapurāṇa* V 13 332 (tr. O'FLAHERTY, *Hindu Myths*, p. 296); *Bhāgp.* III 28 33 (Viṣṇu); *Brahmāṇḍapurāṇa* I 2 27 10 (śaṅkara-Siva) (= O'FLAHERTY, *HM.*, p. 143).

⁴⁵ *Nṣ.* VI 58-59: *sāsrānetra*, *karopagūdhapārśva*.

⁴⁶ *KSS.* 94 70sv. (*aṭṭahāsa*); HEMACANDRA, *Trisāṣṭīśalākāpuruṣacarita* (12s.), IV 7 19 (= tr. JOHNSON III p. 181); *Bhāgp.* II 7 25 (*ūdhahāsa* de Rāvaṇa).

⁴⁷ Édition et traduction du *KSS.* en note 6; le *BKSS.* a été édité et traduit en français par F. LACÔTE (et L. RENOU), 3 voll. Paris 1908-1929.

- celui qui prétend être né trois ans après la mort de son père et en même temps avoir appris de lui l'art oratoire, 62 219sv.
- celui qui fait des assertions contradictoires comme "J'héritierai de tel ou tel, mais sans avoir de parenté avec lui et sans être responsable de ses dettes", 61 246.
- celui qui affirme que son père a fait voeu perpétuel de chasteté, si bien que lui-même n'en est que le fils spirituel, 61 250.
- le *rākṣasa* qui se demande s'il est mort ou non, 39 192.
- le ministre qui aveugle l'homme qui découvre les trésors cachés à l'aide de son regard miraculeux, 61 38.
- celui qui jette du coton au feu pour le purifier, 61 31.
- celui qui veut faire pousser, mais en vain, des semences rôties, 61 9.
- l'ermite crédule qui s' imagine que son sang est devenu suc vital par son effort personnel, alors que c'est par l'action d'un thaumaturge, 5 135.
- celui qui souhaite récupérer, à son retour, un vase d'argent qu'il a lancé dans l'océan à l'aller, 61 281.
- celui qui, au moment de punir sa méchante femme, en (re)tombe amoureux au point qu'il se laisse couper nez et oreilles par elle, 58 106.
- l'homme assoiffé qui arrive devant une rivière mais hésite à boire, se disant: "Comment boiré-je tout cela?", 61 239.
- celui qui s' imagine qu'il aura davantage de lait dans l'avenir s'il arrête de traire sa vache, 61 47.

On mettra à part 62 204sv. pour sa portée méthaphysique. Un fou achète 8 gâteaux, en mange 6 et n'est rassasié qu'au septième. Il décrète donc que s'il avait su, il aurait mangé celui-ci en premier, et n'aurait pas gaspillé les 6 précédents. Sous forme anecdotique, c'est la résurgence d'une des apories qui a préoccupé la pensée indienne: dans une série fractionnée, qu'est-ce qui amène le résultat? Est-ce le dernier terme seul ou celui-ci précédé des autres?

Du *BKŚS.*, on peut extraire l'histoire suivante: un naïf a cru qu'en buvant certain vin de lotus, il deviendrait invisible. Il s'étonne qu'on rie de lui, alors qu'au bras d'un jeune fille, il s' imagine se promener sans être vu⁴⁸.

§ 9. Quels sont ceux qui rient? Ce sont les gens (*jana, loka* *KSS.* 61 38 et 13, 62 107); le roi et ses courtisans (*KSS.* 20, 43); le peuple (*KSS.* 6 389 où celui du Vidarbha raille son roi; *BKŚS.* XXII 112); un dieu, quand par exemple, un fou tient pour favo-

⁴⁸ 18 84-85 = tr. LACÔTE-RENOU, p. 140.

rable un présage funeste (*KSS.* 124 109). On raille au nom de son savoir (*prajñā*, *Prabodhacandrodaya* II stance 2).

§ 10. Suscitent encore le rire

- la nudité
 1. celle des quatre fils Brahmā, *Bhāgp.* III 15 30.
 2. celle de Śītā qui perd sa robe en se protégeant des attaques d'un corbeau, *Rām* V 36 19 (= P. V, p. 273).
 3. celle de Draupadī, l'épouse commune des 5 fils de Pāṇḍu, dénudée au milieu de l'assemblée des guerriers sur l'ordre de Duḥśāsana, *Mbh.* VIII 67 4 (= P. X p. 593).
 4. celle des bergères dont se gausse le jeune Kṛṣṇa, après leur avoir enlevé leurs vêtements, *Bhāgp.* X 22 9.

— la laideur et la difformité physiques

1. En *Bhāgp.* X 34 13, la laideur des ascètes suscite le rire moqueur de Sudarśana ("le Gracieux"), qui est condamné pour cela à devenir serpent.
2. En *KSS.* 12 73sv., quand Yaugandharāyaṇa se métamorphose grâce à un charme magique en un vieillard bossu, et transforme son congénère en un personnage ventru aux veines saillantes⁴⁹, la princesse Vasavadattā ne peut s'empêcher de rire aux éclats.
3. En *KSS.* 40 2-3, quand Gomukha imite la diction saccadée et la démarche hésitante de Marubhūti, c'est pour faire rire.
4. En *Skandapurāṇa* I 2 *Kaumārikakhaṇḍa* 28 13, la déesse Pārvatī avertit son fils Gaṇeśa, le dieu à la tête d'éléphant, que Śiva se moque (*upaHAS*) de son aspect physique⁵⁰.

⁴⁹ C'est-à-dire en un bouffon tel qu'il apparaît dans les pièces du théâtre classique sous le nom de *vidūṣaka*. Sur lui, on pourra consulter F. B. J. KUIPER, *Varuṇa and Vidūṣaka. On the origin in the Sanskrit drama*, Verhand. d. Kon. Ned. Ak. v. Wet., Afd. Letterkunde, Nieuwe Reeks d. 100, Amst. 1979 et G. K. BHAT, *Vidūṣaka*, Ahmedabad 1959. Bon nombre de termes relatifs au rire etc., de composés et dérivés de *HAS* et *SMI* apparaissent dans les traités de dramaturgie, quand ils traitent du "bouffon", liste donnée par KUIPER, o. c. pp. 203, 304, 213n.

⁵⁰ Passage traduit par O'FLAHERTY, *HM.*, p. 255. Le texte s'en trouve dans l'édition du *Skp.* par la Gurumandal Series, Calcutta 1965, vol. I (= tome XX de la série), p. 450. De tendance śivaite le *Skp.* est le plus long des *purāṇa* et l'un des plus récents (700-1150). *Skp.* I 2 27 73 (= I p. 448), śiva se présente déjà comme *narmavādīn* "diseur de plaisanteries".

§ 11. Regroupons, avant de conclure, un certain nombre d'histoires insolites. 25 des 350 contes du *KSS.* constituent une série autonome appelée *Vetālapañcaviṃśatikā* "les 25 contes du vampire", parce qu'ils sont narrés par un vampire tapi dans un cadavre au roi Trivikramasena. Chacun se termine par une question à laquelle celui-ci doit répondre sous peine de mort⁵¹. Deux d'entre eux forment une énigme relative au rire.

Au conte 14 (= *KSS.* 88), un voleur a été empalé sur ordre du roi et se meurt sur la place publique. Ratnavatī, la fille d'un riche marchand, en tombe amoureuse. Elle supplie son père de verser au roi une rançon qui le libérera, mais celui-ci refuse. Alors, suivie de son père, de sa mère et de la foule, elle s'approche du brigand avec l'intention de le rejoindre dans la mort. Et voilà que ce dernier rit et pleure avant d'expirer. "Pourquoi?" demande le vampire. Et le roi Tr. de répondre: "Il pleure pour n'avoir pas pu se montrer reconnaissant envers le marchand qui a voulu l'arracher à la mort avec son argent. Il rit d'étonnement devant les réactions imprévisibles du cœur féminin. Ratnavatī, en effet, a dédaigné plusieurs partis princiers, et la voilà qui affronte le trépas par amour d'un vaurien"⁵².

En 20 124sv. (= *KSS.* 94), un jeune enfant retenu captif par ses père et mère va être égorgé par le roi pour apaiser un démon incarné dans un brâhmane. Il éclate d'un tel rire que tous, médusés, s'arrêtent et l'épargnent. "Pourquoi cet enfant a-t-il ri à l'instant de la mort?" demande le vampire, et Tr. explique: "A cause de la joie d'avoir accompli son devoir (en effet, il ne s'est pas opposé à son destin), mais aussi d'étonnement que ses parents et le roi le mettaient à mort au lieu de le protéger d'elle. Et cela par appétit pour la vie (*deha*) qui n'est pourtant qu'un bien illusoire (*vidambanā*)"⁵³.

De part et d'autre, le réflexe du rire est provoqué par l'étonnement. On ajoutera que "s'étonner" se traduit en sanskrit par

⁵¹ La *Vetālap.* se trouve dans l'éd. du *KSS.* citée note 6. Tr. ang. complète de TAWNEY-PENZER, note 6; des contes 2 6 8 11 15 17 19 20 22 23 24 par J. A. B. VAN BUITENEN, *Tales of Ancient India*, Un. Chicago Pr. 1969; tr. franç. complète L. RENOU, Coll. Unesco, Paris (Gallimard) 1963.

⁵² Cf. tr. TAWNEY-PENZER, VII, pp. 38-39. Au conte 23 (= *KSS.* 97), l'ermite Yajñasoma forme le projet de se glisser dans le corps d'un garçon de 16 ans mort de la fièvre, afin de retrouver sa jeunesse en le ressuscitant. Le vampire demande au roi: "Pourquoi l'ermite a-t-il pleuré, puis dansé avant d'agir ainsi?" "Parce que —dit le roi— tout en regrettant d'abandonner son ancien corps qui avait été un fidèle serviteur, il se réjouissait d'entrer dans un autre, plus jeune", cf. VAN BUITENEN, o. c., pp. 54-57. Sur la conjonction du rire et des larmes dans les contes, cf. déjà M. BLOOMFIELD, *Psychic Motifs in Hindu Fiction, and the Laugh and Cry motif*, Journ. of the Amer. Or Soc., XXVI 1916, pp. 54-89.

⁵³ Tr. TAWNEY-PENZER, VII p. 96; van BUITENEN, pp. 50-51.

viSMI, c'est-à-dire au moyen d'une racine verbale qui signifie "sourire"⁵⁴.

Dans 2 *jātaka* au moins, nous retrouvons la même combinaison du rire et des pleurs. Dans le *Mahāumaggajātaka* (n.° 546), le *bodhisattva* Mahosadha met à l'épreuve la jeune Amarādevī, sa future femme. Il la fait amener de force au palais où il se présente à elle incognito. Elle rit et pleure. Mahosadha la prie d'expliquer son attitude. "Je ris —dit-elle— parce que ta fortune te vient d'une existence antérieure vertueuse, mais je pleure par compassion pour toi, parce que, à présent, tu te conduis mal et que tu iras en enfer"⁵⁵.

Dans le *Matakabhatajātaka* (n.° 18), un bouc qui a la vision de ses actes passés rit aux éclats en pensant à sa délivrance prochaine. C'est qu'il va être immolé lors d'un sacrifice funéraire. Puis il pleure de compassion sur le brâhmane qui l'immole. Pour avoir mis à mort un être vivant, il a très gravement péché et connaîtra la douleur d'avoir la tête tranchée 500 fois⁵⁶.

Revenons au *KSS*. pour la dernière histoire (5, 14sv.), à coup sûr la plus étrange de toutes. Un roi aperçoit sa femme en conversation avec un brâhmane, et la croit sur le point de la tromper. Il ordonne de mettre l'homme à mort, mais, au moment où l'exécution va avoir lieu, un poisson mort éclate de rire au milieu du marché. Par la bouche de narrateur, informé lui-même par une démonsse qui se préparait à dévorer le cadavre, le roi apprend que c'est de lui que le poisson s'est gaussé. Dans sa sottise en effet, il s'en est pris à un brâhmane innocent, alors qu'il laisse sans surveillance son harem rempli d'hommes déguisés en femmes⁵⁷. Ici, comme souvent, le motif du rire est le manque de discernement du personnage. Seul est insolite le choix du rieur, encore que les lèvres retroussées d'un poisson mort évoquent assez bien une figure hilare.

§ 12. Conclusion. Ni le rire ni le comique ne jouent dans la culture brâhmanique un rôle marquant. Ils susciteraient plutôt la défiance dans la mesure où ils distraient l'homme de l'objectif premier qui lui est assigné par la religion et la société: l'accession à un au-delà du monde par la voie du rite, de la méditation ou de l'ascèse. Cette quête étant éminemment sérieuse, elle tarit toute envie de rire ou de faire rire.

Dans la sphère mondaine, les variétés du rire et du sourire reposent sur la hiérarchie sociale. Moins ils sont extériorisés, plus

⁵⁴ Rire d'étonnement aussi en *Mbh.* III 71 24 (= P III p. 234). Cf. aussi supra note 22.

⁵⁵ Tr. G. TERRAL, *Choix de Jātaka*, Coll. Unesco, Paris (Gallimard) 1958, pp. 95-96. Texte dans l'éd. V. FAUSBÖLL (supra note 6), VI p. 367.

⁵⁶ Tr. TERRAL, pp. 136sv.; texte, éd. FAUSBÖLL, I, p. 167.

⁵⁷ Tr. TAWNEY-PENZER, I pp. 46sv.

ils indiquent une position élevée dans la société. Quant à nous, nous opposerions les femmes et les guerriers, qui se laissent aller à rire et sourire selon leur instinct, aux renonçants et aux rois qui à rire et sourire selon leur instinct, aux renonçants et aux rois qui s'efforcent d'appliquer l'éthique brâhmanique du contrôle de soi. Nous opposerions le rire sardonique et convulsif des êtres mauvais et démoniaques au sourire bienveillant des êtres divins. Nous verrions enfin dans l'ignorance et la sottise, dans la conduite écervelée qui en découle, la cause essentielle du ridicule et du comique.

Au plan littéraire, on notera que plus une oeuvre est populaire, plus elle fait sa place au rire. C'est le cas du *Mbh.*, mais aussi des *Purâna*, sortes d'encyclopédies des religions sectaires à l'usage de leurs dévôts. C'est ainsi que le tardif *Skandarpurâna* (cf. note 50) comporte un nombre non négligeable de mots relatifs au rire etc. Inversement, ils se font plus rares dans des oeuvres savantes comme le *Râmâyana*⁵⁸ ou les compositions théâtrales et poétiques de Kâlidâsa (4e-5e ss.)⁵⁹.

Quant à la littérature comique proprement dite⁶⁰, elle n'a guère pris d'extension. La comédie de moeurs (*prakaraṇa*) ou la farce (*prahasana*) restent des genres mineurs et relativement tardifs. Certes bon nombre de drames font intervenir un *vidūṣaka* (cf. nota 49), un "bouffon", caricature de brâhmane, mais c'est au détriment, dirions-nous, du comique de situation ou de la satire sociale. Bref, tout se passe comme si la chape d'une religiosité envahissante avait pesé sur la société profane et tari en partie les possibilités qui en émanaient.

⁵⁸ Il est symptomatique que une bonne partie des passages du *Râm.* donnés dans le dictionnaire de BÖHTLINGER-ROTH comme contenant les mots "rire", "sourire" etc. aient été rejetés par les auteurs de l'édition critique de P. dans les interpolations et appendices.

⁵⁹ L'édition la plus complète et la plus pratique est celle de A. SCHARFÉ, *Kâlidâsa-Lexicon*. 4 voll., Gent, Fac. v. d. Letteren-Wijsbeorte 117 120 122 134, 1954-64.

⁶⁰ Cf. L. RENOU, dans *L'Inde classique. Manuel des Études Indiennes*, II, §§ 1899sv.